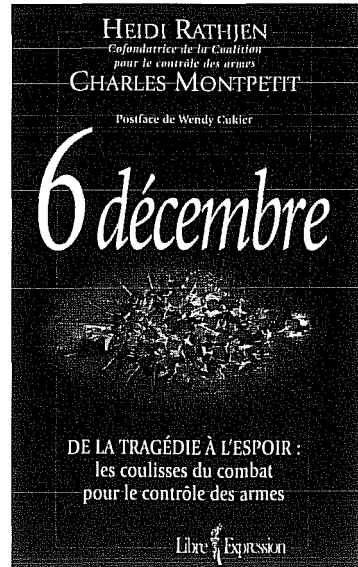
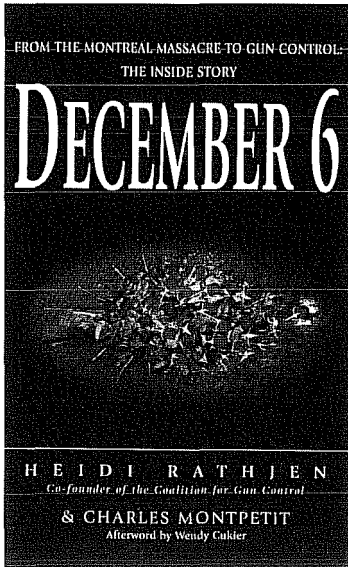


L'Édition et La Politique: En coulisses de 6 décembre

• Charles Montpetit •



Résumé: La peur des représailles empêche souvent les auteur-es de parler des problèmes rencontrés au cours du processus de publication. Afin de lancer un échange d'information qui se fait attendre depuis longtemps dans le monde littéraire, le lauréat du prix du Gouverneur général Charles Montpetit rompt le silence avec un cas type.

Quand CCL a lancé son appel pour les articles de ce numéro, j'étais justement sur le point de terminer *6 décembre*, un livre qui avait été simultanément acquis, corrigé et publié à Toronto et à Montréal. Pouvait-on rêver d'un meilleur exemple pour comparer les deux milieux?

Gardons cependant les choses en perspective. Je ne parlerai pas ici du sujet du livre — le massacre de l'École Polytechnique et ses suites — mais je sais qu'il rend bien des gens mal à l'aise, surtout dans le cadre d'une discussion sur la littérature-jeunesse. Je le comprends, je suis moi-même passé par là. Quand la tuerie s'est produite à quelques minutes de chez moi, j'étais si révolté par la curée médiatique que je n'ai pu regarder un seul bulletin de nouvelles!

Mon attitude n'a changé qu'un an plus tard, quand la pétition lancée par les survivantes n'a pas suffi à faire adopter des mesures qui préviendraient d'autres tragédies. J'ai aussitôt contacté la porte-parole étudiante, Heidi Rathjen, et je me suis mis à sa disposition comme bénévole. Pendant les cinq années qui ont suivi, j'ai été aux premières loges de la lutte, et je n'ai cessé d'admirer ces jeunes qui, sans la moindre expérience en politique, surmontaient tous les obstacles rencontrés. Non seulement leurs efforts transformaient la tragédie en victoire, mais ils sauvaient bien plus de vies que le tueur n'avait détruites. C'était si encourageant que j'ai tenu à immortaliser ce combat.

Heidi s'est fait prier, mais elle a admis que le récit pourrait inspirer d'autres activistes en herbe. Nous avons donc rédigé le texte de son point de vue, en y intercalant d'autres témoignages, entrevues ou documents pertinents. Pour mettre l'accent sur le processus et non les individus, nous avons même choisi de ne citer aucun nom propre. Ainsi, le récit ne perdrait pas de son actualité avec chaque élection, et il pourrait toujours se lire comme s'il se déroulait aujourd'hui.

Comme nous voulions que le livre soit publié simultanément en français et en anglais, nous avons commencé par soumettre le projet à toutes les maisons anglophones qui s'adressaient aux jeunes d'âge collégial. Puisque le pays entier désirait éviter que le cauchemar se reproduise, je dois dire que je m'attendais à un excellent accueil.

J'avais tort: *personne* n'a relevé le gant. La réaction la plus positive nous est venue des éditions Tundra lorsque leur maison-mère, McClelland & Stewart, leur a transmis notre offre. «Vous avez raison de cibler le public adolescent», nous a répondu l'évaluatrice. «Mais nous considérons le groupe que vous visez comme une partie du marché adulte.»

Message reçu. Le 10 août 1998, nous postions de nouvelles lettres où le projet était redéfini «tous publics». La semaine suivante, les personnes à qui nous avons initialement écrit chez M&S demandaient à voir le manuscrit. Quatre mois plus tard, nous recevions un contrat qui nous laissait publier une traduction de notre cru. Nous avons alors pris contact avec les éditions Libre Expression, et dix jours plus tard, nous signions une entente avec elles.

Le plus dur est fait, avons-nous soupiré. Mais c'était faire preuve d'une grande naïveté ...

Le tunnel au bout de la lumière

Le contrat de M&S exigeait que le texte final soit livré le 15 février. Nous comptions par conséquent passer les six premières semaines de l'année sur les corrections qu'ils pourraient nous suggérer, pour ensuite nous consacrer aux commentaires de LibEx jusqu'à leur propre date de tombée, le 22 mars.

Les deux compagnies, cependant, interprétaient leurs obligations tout autrement. À la mi-février, nous n'avions toujours rien reçu de M&S, et l'éditeur, Doug Gibson, nous annonçait qu'il attendrait plutôt la fin de nos travaux sur la version française. Quoi qu'il en soit, nous a-t-il assuré, nous aurions le dernier mot si nous ne nous entendions pas avec sa rédactrice, Dinah Forbes.

Ce qui était encore heureux, car nous avons à peine reconnu notre manuscrit lorsqu'il nous est revenu un mois plus tard. Convaincue que «les jeunes n'achètent pas de livres», Forbes avait réécrit le texte sur un ton beaucoup plus âgé. Elle avait également reformulé les entrevues de façon à les intégrer à la trame narrative, et réclamait que nous révélions l'identité de tous les personnages. «Autrement, disait-elle, cela pourrait déconcerter le public.»

Il était inutile de protester : la rédactrice de LibEx, Brigitte Bouchard, nous a servi les mêmes arguments la semaine suivante. Bien qu'elle n'ait pas fait de réécriture, son jugement était même plus sévère : selon elle, le texte serait «impublishable» à moins que nous en coupions le quart et remplacions ces passages par des scènes plus émouvantes.

Je n'ai rien contre la critique, et je sais fléchir quand je vois que personne n'est de mon avis. Mais dans ce cas-ci, il y avait tout de même de quoi s'étonner. Pourquoi publiait-on *quoi que ce soit* pour les jeunes si leurs achats étaient si rares? Pourquoi chaque compagnie nous avait-elle envoyé un contrat si le texte était impublishable? Et à quoi cette entente servait-elle si on pouvait l'ignorer aussi effrontément?

Puisque LibEx était à la fois plus exigeant et plus intransigeant, nous avons failli les prendre au mot et plier bagage — d'autant plus que Gibson nous a laissé plusieurs messages où il se disait prêt à publier les deux versions du livre. Mais comme il ne nous l'a jamais confirmé par écrit, j'ai dû m'atteler à contrecœur à la révision du texte français.

Tranchons la poire en deux, ai-je proposé. Bouchard consentirait-elle à que je respecte la *moitié* de ses exigences?

À ma grande surprise, elle a accepté l'offre. À plus grande surprise, l'élagage a fait un bien énorme au récit. Et forcée de déterrer des émotions qu'elle avait depuis longtemps refoulées, Heidi est parvenue à enrichir l'histoire de quelques-unes de ses meilleures séquences. L'attitude de Bouchard s'en est considérablement adoucie, ce qui a à son tour accru notre

bonne volonté.

À Toronto, par contre, les choses se sont rapidement gâtées. Bien que le contrat ait interdit à l'éditeur de modifier le texte sans notre accord, Gibson nous écrivait désormais qu'il « était vital d'implanter au moins 90 % des corrections de Dinah — et surtout, d'y voir avec enthousiasme et conviction. » N'avions-nous pas un droit de veto ? « Nous publions une centaine de livre par année et personne ne nous parle ainsi, a-t-il répliqué. Si vous le faites à nouveau, je n'aurai d'autre choix que de résilier l'entente. »

Ce n'était pas tout. Même s'il n'avait vu ni les coupures ni les ajouts que nous avions effectués pour LibEx, Gibson réclamait maintenant que nous en fassions autant en anglais. Quant à placer nos deux noms à égalité en couverture, il n'en était pas question. « Cela dérouterait le marché, » nous a-t-il lancé en guise d'explication. Il importait peu que bien d'autres récits en « je » aient été rédigés par deux personnes présentées sur le même pied (ce que LibEx avait d'ailleurs accepté sans difficulté). Il était clair que M&S ne céderait pas sur ce point.

N'en eût-il été que de moi, notre relation avec la maison se serait arrêtée là. Mais la cause que nous cherchions à promouvoir passait avant tout : si la publication du livre sauvait une vie de plus, ma fierté personnelle pouvait-elle avoir précedence là-dessus ?

Bien que cela m'ait crevé le cœur, je me suis concentré sur la finition du texte français, et j'ai laissé Heidi aux rênes de la version anglaise. Tentant un ultime compromis, elle a proposé à Gibson de faire la réécriture demandée en échange de la parité en couverture. Il a dû trouver cela raisonnable, car il lui a promis que nos noms auraient la même taille.

Si vous jetez un coup d'oeil à la couverture de M&S, vous pouvez voir ce qu'il nous cachait : les noms ont peut-être la même hauteur, mais ils diffèrent en couleur, en espacement et en épaisseur. J'ignore ce que l'éditeur pensait tirer d'une astuce aussi puérile, et je doute que cela ait accru les ventes — bien au contraire, nous avons limité nos achats à 200 exemplaires, alors que nous avons acquis 1000 livres français.

Cinq dernières comparaisons:

- M&S a rejeté l'idée d'un inséré photo en juin, faute de temps. LibEx l'a acceptée en août.
- M&S nous a facturé 1000 \$ pour les corrections d'auteure. LibEx nous en a fait grâce.
- M&S a lancé le livre un mois en retard. LibEx avait la même échéance et était prêt le jour dit.
- M&S n'a produit qu'une édition reliée à 29,99 \$. LibEx vend sa version

souple 19,95 \$.

- M&S nous a fait parvenir 9 articles et critiques. LibEx en a compilé 41.

Voilà donc le tableau: un projet prometteur qui a dégénéré de façon outrancière, et une traduction passée à deux doigts du désastre mais dont je suis aujourd'hui extrêmement fier. Je ne prétend pas que l'exemple s'applique à toutes les productions bilingues, bien sûr. Tout ce que j'espère, c'est que je n'aurai plus jamais à écrire un article comme celui-ci.

Références

- Montpetit, Charles. "Apocalypse Maybe: The Making of the First Time Anthology", *Canadian Children's Literature / Littérature canadienne pour la jeunesse* 80, 1995: 7-15.
- (ed.). *The First Time*, 2 vols. Victoria: Orca, 1995.
- Rathjen, Heidi and Charles Montpetit, *6 Décembre: de la tragédie à l'espoir: les coulisses du combat pour le contrôle des armes*, Montréal, Libre Expression, 1999.
- , *December 6: From the Montreal Massacre to Gun Control: The Inside Story*. Toronto, McClelland & Stewart, 1999.
-
-

Charles Montpetit a remporté un Signet d'or et un White Raven, entre autres distinctions. Il déteste parler de lui-même à la troisième personne.